

trente ans au plus, dont les traits, fort beaux et très réguliers, dénotaient une grande énergie et une volonté de fer, sa physiologie froide, presque sombre, ses yeux largement fendus et regardant droit, dont la pupille possédait, comme celle des félins, la faculté étrange de se contracter ou de se dilater, selon les émotious qu'il éprouvait, la paleur mate de son teint sur la quelle tranchait la nuance d'un noir bleu de ses longues moustaches soyeuses et le rouge sanglant de ses lèvres, imprimaient à ce personnage un cachet d'étrangeté qui cependant ne laissait pas que d'être très sympathique.

Il était de haute taille, admirablement proportionné, ses gestes étaient simples, gracieux et empreints de la plus haute distinction; ses mains et ses pieds, d'une petitesse extrême, dénotaient la pure race espagnole; toute sa personne respirait la force jointe à l'adresse et à l'agilité, dans des proportions hors ligne.

Il montait un « mustang » des prairies d'un grand prix, à la tête petite, aux jambes de cerf et aux jarrets de fer, noir comme la nuit, avec une étoile blanche au milieu du front.

Quant au chien, c'était un molosso, appartenant à cette race louisianais, que les planteurs des États du sud des États-Unis dressaient à la chasse aux esclaves marrons, et dont ils se servaient avec tant de cruauté pendant la guerre de la Sécession.

L'aspect de cet animal était véritablement terrible; en le voyant, on comprenait aussitôt quelle terreur ses congénères devaient inspirer aux malheureux esclaves contre lesquels ils étaient lancés.

Diamant ou Diamant, — ainsi se nommait le redoutable animal, — était noir et blanc, avec des taches de feu au museau, ses yeux brillaient comme des charbons ardents, sa gueule entr'ouverte laissait apercevoir une double rangée de crocs formidables et d'une blancheur nacré; il portait au cou un large collier orné de pointes de fer, longues de six pouces et tranchantes comme des lames de poignard.

Malgré l'heure avancée de la journée, la chaleur était lourde, presque étouffante; des myriades de moustiques se jouaient dans les roseaux et tournoyaient en bourdonnant dans chaque rayon de soleil; une brise folle courait à travers les branches des arbres, le ciel commençait à se charger au levant de nuages d'une teinte livide, qui, peu à peu, envahissaient l'espace en s'abaissant de plus en plus.

Tout présageait l'approche d'un de ces orages redoutables particuliers à ces régions brûlantes, nommés « cordonazos » ou « coups de cordon de Saint-François », qui sévissent avec une rage terrible et en moins de trois ou quatre heures, causent des ravages affreux et changent complètement l'aspect de la contrée sur laquelle ils éclatent.

Soit que le voyageur ne fût pas pressé d'arriver à l'endroit où il se rendait, soit qu'il voulût ménager son cheval, soit, ce qui était plus probable, qu'il plongé dans ces réflexions, il ne remarquait pas l'aspect de plus en plus menaçant de l'atmosphère, toujours est-il que la tête baissée sur la poitrine et les rênes flottant sur le cou de sa monture, il laissait l'animal marcher absolument à sa guise, c'est-à-dire à un trot plus que modéré.

L'ombre des arbres s'allongeait démesurément sur la route poudreuse. Le soleil sans chaleur, semblable à une boule de cuivre rouge, presque au niveau du sol, n'allait pas tarder à disparaître sous la ligne d'horizon, le cavalier arrivait à l'orée d'un « Chaparral » assez étendu, ressemblant à s'y méprendre aux « maquis » de l'île de Corse, le cheval allait pénétrer sous le couvert, lorsque

tout à coup, il fit un brusque écart de côté, en même temps que le chien, poussant un grondement sourd, s'élançait d'un bond furieux en avant et disparaissait au milieu des buissons.

Le cavalier, brusquement tiré de ses réflexions par la secousse qu'il avait reçue et qui avait failli le désarçonner, se redressa sur sa selle, saisit un magnifique fusil à canons tournants, placé en travers devant lui, et jeta un regard circulaire sur la rivière, le bois et la route en avant et en arrière.

Un grand bruit se faisait entendre sous le couvert, mêlé de rugissements et de hurlements sourds; le cavalier fit sentir l'épéon à son cheval, qui se refusa d'abord et finit par obéir, lorsque tout à coup un superbe Jaguar, lancé à pleine course, émergea du Chaparral, poursuivit par le chien qui le suivait presque aux jarrets.

Par un mouvement rapide comme la pensée, le cavalier épaula son fusil, le Jaguar venait directement sur lui.

— Quieto, Negro! — tout beau! — dit-il à son cheval qui renâclait et frissonnait de tous ses membres.

L'animal, obéissant à la voix de son maître, malgré sa terreur, devint immobile, comme s'il eût été subitement changé en pierre.

Le cavalier, toujours froid et impassible, ajusta le Jaguar au moment où celui-ci se préparait à bondir sur lui, et il fit feu.

Le félin fit un saut énorme en poussant un rugissement d'agonie et retomba mort.

La balle, entrée par l'œil gauche, lui avait traversé le cerveau et l'avait tué raide.

— Bravo, Diamant, dit-il au chien, vous êtes une bonne bête.

Celui-ci se dressa, en poussant de petits cris plaintifs, et appuya ses pattes de devant sur la selle, en fixant sur son maître un regard presque humain.

— Oui, oui, vous êtes une bonne et intelligente bête, Diamant, reprit le cavalier en le caressant; voilà une belle chasse; et il ajouta comme se parlant à lui-même: Mais comment se fait-il que ce Jaguar soit sorti de si bonne heure de sa tanière?

Diamant s'était remis à courir jusqu'à l'entrée du bois; là, il s'était retourné et était revenu près de son maître en poussant deux ou trois de ces cris plaintifs dont il avait l'habitude, en le regardant avec une expression singulière.

— Bon, reprit le cavalier, qu'y a-t-il encore? Tu as découvert quelque chose, Diamant? Est-ce donc un autre Jaguar?

Le chien tourna la tête du côté du Chaparral.

— Bon, je te comprends, allons voir.

Le cavalier piqua doucement son cheval, bien qu'avec répugnance, l'animal se décida à se diriger au grand trot vers le couvert.

Certain que son maître le suivait, le chien s'était élancé au milieu des buissons où il n'avait pas tardé à disparaître.

Après s'être enfoncé sous le couvert et avoir marché avec précaution, l'œil au guet et le doigt sur la détente de son fusil, au bout de quelques minutes, le cavalier débona dans une étroite clairière.

Alors la manœuvre de Diamant lui fut expliquée.

Un homme gisait étendu au pied d'un arbre, au milieu d'une mare de sang.

Cet homme semblait mort, il était immobile, la face tournée vers le ciel.

C'était un Indien « bravo », c'est-à-dire indépendant.